

NINA BERBEROVA

MADAME

Comédie en trois actes

Personnages

Gastev Piotr Andreevitch, ancien lieutenant.

Lida, sa femme, 35 ans.

Nikolaï Evguenevitch, père de Lida.

Fiodor Fiodorovitch, locataire des Gastev.

Grigori Petrovitch Laoug, homme encore jeune, mais portant une barbe.

Kissa, danseuse, 18 ans.

Maria Ivanovna, “deuxièmes mains”.

Une cliente.

Chourotchka.

Un jeune homme.

Première voisine.

Deuxième voisine.

Voisins.

L'action se passe à Paris de nos jours.*

Acte premier

La scène représente une pièce de l'appartement des Gastev : c'est à la fois la salle à manger et l'atelier. En face, une porte donnant sur l'entrée, à droite, deux portes : l'une donne sur les pièces intérieures, l'autre sur la chambre de Kissa. Au fond une table, une machine à coudre ; à droite, un mannequin sur son pied, à gauche un miroir. Maria Ivanovna coud à table, elle fait face au public. Une lampe est allumée. Une cliente essaie un vêtement devant le miroir, Lida tourne, accroupie, devant elle, des épingles dans la bouche.

La cliente. Ce n'est pas trop large ?

Lida. Je vérifie tout de suite. *(Elle tourne, accroupie, autour de la cliente.)*

La cliente *(elle se rengorge)*. Les seins nous sont donnés pour être montrés.

Lida. Comme vous voudrez.

La cliente. Je crois que là, il faut encore échancre. Que ce soit comme un Chranach.

Lida. Comme un quoi ?

La cliente. Comme un Chranach. Le ventre en avant. C'est la mode en ce moment. *(Elle prend la pose.)*

Lida. C'est bien vrai. C'est comme ça sur les dessins de mode.

Maria Ivanovna lance un regard courroucé.

Je crois que c'est droit maintenant. *(Elle se lève, plante quelques épingles.)*

La cliente. Ah non, ce coup-ci, c'est trop. Encore un brin... Non, c'est de nouveau trop large. *(Elle prend la pose.)* Quand on n'a plus vingt ans, il faut faire preuve d'habileté, et quand on n'en a plus trente...

Lida *(indifférente)*. Vous paraissez si jeune.

La cliente. Vraiment ? *(Elle remet sa robe.)* D'ailleurs, si je n'étais pas jeune, je ne serais pas entretenue, et sans être entretenue, je ne serais pas ici, je ne me commanderais pas de robes. Donc, c'est vrai. Et puis, qui ne paraît pas jeune à Paris ? Ici, n'est-ce pas, c'est une industrie nationale, la féminité ? Chez d'autres, c'est le café, les charrues, le chanvre, alors qu'ici, c'est tout ça ! *(Elle fait tourner son doigt autour de son nez.)*

Lida. C'est la pure vérité.

La cliente. Et puis, avons-nous d'autres occupations que prendre soin de nous ? Pensez un peu : avant, les femmes broyaient du noir à ne rien faire, prenez Tourguenev, prenez Marc Krinitski. Maintenant, on trouve à peine le temps de se faire un masque aux œufs... Donc, pour mercredi, vous ne mentez pas ?

Lida. Non, pourquoi mentir ?

La cliente. Les couturières sont d'horribles menteuses. Si j'étais un homme, je ne tomberais pour rien au monde amoureux de couturières. Allons, adieu.

Lida. Au revoir.

La cliente *(hésitante)*. Ma chère, puis-je vous poser une question ? Pourquoi ne vous épilez-vous pas les sourcils ? Je suis certaine que vous seriez plus intéressante.

Lida. Je ne sais pas, vraiment. J'essaierai.

La cliente. Laissez, je vais vous arranger ça tout de suite. *(Elle sort une pince à épiler de son sac à main.)* Asseyez-vous une minute.

Lida *(elle s'assied)*. Ce serait peut-être mieux la prochaine fois ?

Maria Ivanovna lance un regard courroucé.

La cliente. Pourquoi la prochaine fois ? (*Elle arrache quelques sourcils.*) Voilà, tout ça était vraiment en trop.

Lida. Ça me fait un peu mal.

La cliente. Un instant, un instant. Dans la vie, l'essentiel est de ne pas se laisser envahir. Les moustaches ne sont pas à la mode, et les sourcils fournis, qui sont en Russie le summum de la beauté, ne font que vieillir. Une de mes amies a un peu de barbe... Il faut arracher, arracher, et surtout, être impitoyable. (*Elle arrache.*) Il paraît qu'à Vienne, ils ont inventé un appareil...

Lida. Aïe !

La cliente. Ce n'est rien, vous verrez, cela donnera de la fraîcheur à votre visage.

On sonne.

Lida. Pardon, il y a quelqu'un. (*Elle sort.*)

Pause. Maria Ivanovna coud.

La cliente. Bon eh bien. Ma foi, je vais y aller. J'épilerai l'autre mercredi prochain. Adieu, Maria Ivanovna. J'ai l'honneur de vous saluer. (*Elle sort.*)

Lida (*elle revient, s'assied et se met à coudre*). C'était encore au sujet de la petite annonce pour la chambre. Je suis sûre que nous avons eu tort de la louer si vite. On aurait eu le choix. Vous entendez, Maria Ivanovna ? C'était une vieille dame, tellement charmante. "Est-il possible qu'elle soit déjà louée ?" disait-elle. Elle était tellement contrariée ! Et moi aussi, j'étais contrariée. Qui sait seulement si cette petite paiera le loyer ? Elle danse toute nue, Maria Ivanovna.

Maria Ivanovna. Qu'est-ce que vous dites de Cranach ? Elle s'achète cinq mètres de velours et elle pense qu'on va la mettre dans un musée.

Lida. Vous ne m'écoutez pas, Maria Ivanovna. Pensez donc un peu : elle danse nue aux Folies-Bergères. Elle est toute gentille, toute fine. Répétition le matin et spectacle le soir. Elle dit que ses parents sont en Bulgarie, et elle, elle tourne dans des théâtres depuis l'âge de quinze ans, elle a même été en Australie... Enfin, ça la regarde. Et tous ces gens qui sont venus après elle : un ancien gouverneur, il avait l'air très calme, il recollait des bibelots, des souvenirs. Un autre monsieur et son épouse, très tranquilles, ça se voyait tout de suite. Et à l'instant, cette dame. Quand on pense à tous ces inconnus qui vivent sur terre. On vit et on n'y pense pas. A l'avenir, si je m'ennuie, je n'hésiterai pas à passer une nouvelle annonce dans le journal : piano à vendre, par exemple, ou quelque chose dans ce goût-là. Ça réchauffe le cœur... Et l'Australie, encore. Mon Dieu !

Maria Ivanovna. C'est très bien, qu'elle vive toute nue : ça fait moins de lessive.

Lida. L'Australie... Et ils sont tous différents. Les uns aiment ceci, les autres aiment cela. Ils arrivent, ils ont leurs exigences, celui-ci fait du café le matin, celui-là n'en veut pas. Et ils ont chacun leur destin. Et moi aussi, j'ai un destin. Et j'avais un rêve. Cette petite toute nue aussi a un rêve, sans aucun doute. Et beaucoup de cavaliers. Elle recevra des visites, n'est-ce pas, Maria Ivanovna ?

Maria Ivanovna. Qu'elle ait beaucoup ou peu de cavaliers, c'est une honte. Rares sont celles pour qui tout cela se termine bien. Pour les autres, c'est ignoble.

Lida. J'ai parfois l'impression que pour moi, ça tourne justement à l'ignoble.

Maria Ivanovna. Je pique ici, c'est bien ça ?

Lida (*elle examine longuement le tissu.*) Vous faites un point sur deux, et vous dissimulez sous l'ourlet.

Pause. Elles cousent.

Maria Ivanovna. Comment se fait-il que Piotr Andreevitch dorme si longtemps aujourd'hui ?

Lida. Il est rentré tard, il s'est couché à huit heures. Il faisait déjà grand jour. Fédia et moi attendions la voiture. On commençait même à s'inquiéter.

Maria Ivanovna. Comment la voiture peut-elle supporter tout ça ?

Lida. La voiture peut tout supporter. Vous et moi, nous supportons bien.

On sonne.

Encore ? *(Elle sort.)*

La porte reste ouverte. On entend des voix : “Malheureusement”, “Nous l’avons louée ce matin”.

(Elle rentre à reculons dans la pièce.) Non, nous n’avons pas d’autre chambre. Il n’y avait que celle-là.

Laoug *(il entre)*. Quel dommage ! C’est toujours comme ça, avec moi. Ce n’est pas que je ne sois pas “dans ce monde”, ou que je sois particulièrement distrait, pas du tout. Simplement, vraisemblablement, simplement je tombe toujours au mauvais moment. Pardonnez-moi, peut-être y aura-t-il autre chose plus tard ?

Lida. Non, c’est nous qui occupons les trois autres pièces.

Laoug. Quel grand appartement vous avez ! Vous avez certainement une nombreuse famille ?

Lida. Non. Mon mari et moi, et puis Fiodor, et maintenant cette petite. Et ici, c’est l’atelier. Et voilà.

Laoug. L’atelier, et comme il est grand, et confortable. Comme la lampe éclaire bien. *(Il aperçoit soudain Maria Ivanovna, qui le regarde d’un air courroucé.)* Pardon, permettez-moi de vous saluer... Laoug, Grigori Petrovitch.

Maria Ivanovna *(renfrognée)*. Mes respects.

Laoug *(il s’assied discrètement)*. Vous savez, il y a affreusement longtemps que je ne suis pas entré dans un appartement. Moi, j’ai une mansarde. Et je ne rends pas de visites.

Lida. Comment, à personne ?

Laoug *(joyeusement)*. Evidemment ! Rendez-vous compte : je n’ai ni patrie, ni nationalité, ni véritable profession, ni, surtout, nom, ni famille. Chaque matin, je prends la même décision : acquérir quelque chose, au moins. Et puis vient le soir. Vous savez, cette heure où dans les rues tout est encore clair, où tout est bleu, mais les lumières brillent déjà, orangées, profondes. Je marche et je me dis : mérites-tu un tel bonheur ? Si en plus je croise un arbrisseau sur mon chemin, ou si c’est le printemps, par exemple, alors je perds entièrement la raison.

Lida. Qu’y a-t-il de drôle à cela ?

Laoug. Ne me questionnez pas comme ça. Tout le monde pose toujours des questions.

Lida. Vous mangez tous les jours ?

Laoug *(joyeusement)*. Evidemment ! Je donne des leçons, vous savez : je connais six langues, la mathématique, la physique. J’ai des enfants, j’ai des adultes, j’ai même un ingénieur, je l’aide. Lui et moi avons fait une découverte. Il a gagné beaucoup d’argent.

Lida. Lui, pas vous.

Maria Ivanovna. L’empoté !

Laoug *(il rit)*. Evidemment ! Imaginez un peu l’étrangeté de mon destin : ma mère était mariée à un certain prince Cherski, mais je n’étais pas son fils.

Chourotchka entre doucement et s’arrête près du mur.

J’avais été conçu avant leur mariage, je ne vivais pas dans la maison, mais dans les dépendances, j’ai grandi, j’ai eu mes diplômes et j’ai enterré ma mère et mon beau-père la même année. Si vous m’aviez vu alors ! Révolution, toute la Russie qui grondait, et moi tout maigre, misérable, crétin, toujours dans mes sciences.

La première voisine entre par la porte ouverte et s’assied sans faire de bruit sur la chaise la plus proche. Lida tourne le dos au mur de droite, elle est tournée vers Laoug.

(Il s’adresse à elle.) Et voilà qu’arrive une lettre. C’est mon véritable père, un méridional, un marchand ; il est installé à Téhéran depuis trente ans déjà, il a construit le chemin de

fer, là-bas, il a reçu une médaille du shah de Perse. Et voici ce qu'il m'écrit : essayez, cher Monsieur, de venir me rejoindre, et je ne vous refuserai rien. Vous êtes mon unique fils, ne réfléchissez pas un instant et venez. Je vais à Rostov, je vais à Tiflis, je vais à Bakou. Nous sommes en 1920. Du fait de ma santé précaire, les gardes blancs ne m'enrôlent pas. Je cherche un moyen de passer la frontière. J'escalade des montagnes, je me retrouve chez des espèces de sauvages et c'est en simple chemise que je parviens enfin à Téhéran. Pardonnez-moi de vous faire un si long récit.

La deuxième voisine entre et reste à la porte.

Lida. Continuez.

Laoug. Ce qui se passe à Téhéran est absolument biblique : on égorge un mouton, on me couvre de fourrures, on fait bouillir des roses dans du sucre. Mon père a une femme, une Persane toute jeune, tout droit sortie de Hafiz. Une tourterelle, une colombe, des yeux immenses. Mais avant mon adoption légitime, avant la rectification du testament, cette colombe empoisonne mon père, et le jour-même des funérailles, des Asiates mielleux me questionnent poliment : qui suis-je ? Pourquoi suis-je ici ? Quand est-ce que je compte vider les lieux ? Ce sont tous des parents de l'épouse, vous comprenez, des Perses hauts placés qui me laissent entendre qu'avec mes documents, je ne peux demeurer vivant en Perse.

Maria Ivanovna. Mais quel empoté.

Chourotchka. Oh, Seigneur, mais comment est-ce possible ?

Laoug (à Lida). Vous ne croirez pas avec quoi je suis parti : j'avais dans mon porte-monnaie ce qui restait de ce que mon père m'avait donné pour mon installation. J'ai pris trois chemises que j'ai réussi à acheter, une paire de souliers. Et le costume est resté chez le tailleur, j'avais déjà fait deux essayages, il m'allait à ravir. Mais je n'avais pas de quoi le payer. On m'a donné deux vieux costumes de mon père, j'ai pris mes livres et je me suis mis en route. Et ce n'est qu'au bout de cinq ans que je me suis retrouvé à Paris.

Première voisine. Mais vous auriez dû aller à la police !

Deuxième voisine. Et la Persane a sûrement épousé un homme jeune avec vos millions...

Laoug (à toutes). Evidemment. Et il m'est encore arrivé une aventure à Paris, mais très triste. Vous tomberez sans doute d'accord avec moi qu'il est impossible de tomber amoureux d'une femme de Lettres ?

Première voisine. C'est clairement impossible.

Lida. En aucun cas.

Laoug. Moi, c'est ce que j'ai fait. J'ai lu un jour par hasard un livre signé d'un nom d'homme. C'était un livre très surprenant : un roman sans en être un, plutôt une "nouvelle de pensées", de même, vous vous souvenez, qu'existaient dans le temps des romans de lettres. J'ai écrit à ce monsieur : je n'attends rien de vous lui ai-je écrit, je veux simplement vous dire que vous lire fut pour moi une merveille et un ravissement. Arrive une lettre de remerciements. En fait, c'était une femme !

Chourotcha. Ah, c'est passionnant !

Deuxième voisine. Eh bien ça, alors !

Laoug. Ce fut ma plus longue et unique sérieuse histoire d'amour. Nous nous sommes écrit pendant quatre ans. Je lui écrivais presque tous les jours, elle me répondait, disons, deux fois par mois. Je ne savais rien d'elle. C'est dans une librairie russe que l'on m'a dit qu'elle était jeune.

Lida. Et vous ne vous êtes jamais rencontrés ?

Laoug. Si, nous nous sommes rencontrés. Nous nous sommes rencontrés à la gare, elle quittait définitivement la France et m'avait enjoint de venir l'accompagner. Elle était tellement charmante avec moi, tellement charmante ! Evidemment, elle était jeune et

même, elle avait un joli visage, mais ce n'est pas ça, ce n'est pas ça ! Soudain, elle est devenue tout pour moi, et j'ai pleuré. Et alors, elle m'a raconté sa vie : pendant la période où nous nous étions écrit, elle avait divorcé de son mari, épousé un Anglais, et mis au monde une petite fille. Elle nageait dans le bonheur et elle m'a même promis d'utiliser un jour mes lettres, qui étaient pour elle, selon l'expression qu'elle a utilisée, un coffre rempli de Russie.

Maria Ivanovna. Oh, l'empoté !

Longue pause.

Première voisine. Allons, racontez encore une histoire !

Deuxième voisine. Racontez la Perse.

Chourotchka. Parlez-nous d'amour !

Laoug (*il regarde Lida*). D'amour ? Mais peut-être l'amour ne fait-il que commencer.

Lida. Ce n'est pas l'amour.

Laoug. Tout est amour.

La porte de la chambre à coucher s'ouvre et, dans un bâillement sonore, tout en s'étirant, entre Gastev.

Gastev. C'est bientôt le repas ? Nous avons des invités, à ce qu'il paraît ? Excusez-moi, je n'ai pas de cravate.

Lida se lève. Laoug se lève. Mouvement parmi les voisines. Laoug va discrètement vers les portes. Il sort. Maria Ivanovna sort derrière lui.

Bonjour, très chère, bonjour, ma beauté. Chourotchka, bonjour. Lida, quand est-ce qu'on casse la croûte ? Oh, mais j'ai trop dormi ! Il est plus de sept heures.

Première voisine. Plus de sept heures ! (*Elle sort en courant.*)

Deuxième voisine. Comme le temps a filé vite ! J'étais juste passée une minute vous rendre le moulin à café. (*Elle le rend.*)

Lida (*elle prend machinalement le moulin*). Mais où est ce monsieur ?

Gastev. Quel monsieur ?

Lida. Eh bien, celui qui était là à l'instant. Je ne connais pas son nom.

Deuxième voisine. Oui, il racontait si bien, c'était passionnant. Allons, au revoir. (*Elle sort.*)

Lida. Il était là à l'instant et il est soudain parti. Et je ne sais même pas comment il s'appelle.

Gastev (*il bâille*). Tu reçois des hommes que tu ne connais pas ?

Lida (*elle déambule*). Comment il est entré, je ne le comprends pas. Pourquoi l'ai-je laissé entrer ? Il n'y avait pas de chambre, et tout le monde était là, et lui...

Chourotchka (*elle est restée là tout le temps, pensive*). Ah, je n'ai aucune envie de partir, mais il le faut. (*Elle sort lentement.*)

Gastev. Alors, le repas, il arrive ? Fiodor va bientôt rentrer.

Lida (*distracte*). Il a raconté sa vie. On dirait un rêve.

Gastev. Et qu'est-ce qu'on mange ? Je parie que ce sont des sau-cis-ques.

Lida. Je crois qu'on dit des saucisses.

Gastev. Je parie que ce sont des saucisques.

Lida. Oui, des saucisses.

Gastev. Si tes invités te racontent leur vie toute la journée, tu ne risques pas d'avoir le temps de préparer quoi que ce soit d'autre.

Lida. Il est peut-être encore dans l'entrée. (*Elle jette un coup d'œil dans l'entrée.*)

Gastev. Ma foi, il va me voler mon manteau, en plus. Où est le journal de ce matin ?

Lida va dans la cuisine.

(Il trouve le journal et s'assied à table.) Pas de nouvelles ?

Lida (*elle revient avec de la vaisselle et met la table*). Il y a des élections au Mexique.

Gastev. Je te demande si tu n'as pas de nouvelles.

Lida. La générale khrappé a payé. *(Elle pose cent francs sur la table.)*

Gastev les met dans sa poche.

Gastev *(il savoure)*. Moi, j'ai tout un tas de nouvelles toute fraîches. D'abord, cette nuit, j'ai été hélé à Saint-Germain. Deux messieurs et une dame. Ils se sont tiré dessus à coups de revolver.

Lida *(elle met le couvert)*. Comment se fait-il que Fiodor mette si longtemps ?

Gastev. Il a dû rentrer dans des gens et on l'a emmené à l'hôpital.

Lida. Ne parle pas comme ça.

Gastev. Tout va s'éclaircir. Tu te souviens de ce film : elle est aux courses, et celui qu'elle aime est jockey. Il fait une chute de cheval, et elle se met à hurler au milieu de l'hippodrome elle se trahit devant toute la société. Toi c'est pareil, tu vas hurler et te trahir.

Lida. Tais-toi, tes plaisanteries me font suffoquer.

Gastev *(il rit)*. Allez, viens, viens ici. Viens que je t'embrasse. Ça me manque.

Lida *(elle va vers lui)*. Malheureux homme, bon, grossier. *(Elle pose sa main sur sa tête.)*

Gastev. Assieds-toi là. *(Il l'assied sur ses genoux.)* Tu comprends, ils se sont tiré dessus. Ils étaient deux, elle était seule. Le mari et l'amant, sans doute.

La porte d'entrée claque. On entend la voix de Fiodor "Me voici".

Gastev retient Lida. Elle veut s'échapper.

Je pense que c'était la jalousie, l'un des deux était jaloux de l'autre. Il a supporté, supporté et brusquement il a craqué. Tu comprends, elle était seule, et eux, ils étaient deux. *(Il embrasse Lida.)*

Fiodor entre.

Fiodor. Bonjour ! *(Il se renfrogne.)*

Lida s'échappe enfin et part dans la cuisine.

Gastev *(il reprend le journal)*. Il paraît qu'il y a des élections au Mexique.

Fiodor. Je suis fatigué. J'en ai assez. Aujourd'hui, une dame m'a balladé cinq heures dans toute la ville. Il y avait cent soixante-dix neuf francs au compteur quand on s'est quittés... Qu'est-ce qu'on mange ? Des saucisques, sûrement ?

Gastev. Tu es perspicace. Et moi, le croiras-tu, je viens d'ouvrir l'œil. Cette nuit, on m'a pris à Saint-Germain.

Ils s'assoient à table l'un en face de l'autre et prennent leur serviette. Lida apporte le plat. Pause.

Fiodor *(moqueur)*. Lidia Nikolaevna, comment va votre petite santé ? Et qu'est-ce que c'est que cette expression tordue de votre visage ?

Lida remplit les assiettes et s'assoit. Ils mangent.

Lida. Vous commencez à vous ressembler, l'un et l'autre.

Ils mangent.

Fiodor. Vous vous êtes mise à faire des saucisques trop souvent.

Lida. Il me semble qu'il faut dire...

Gastev. Arrête de nous faire la leçon, Lida. Nous savons bien comment il faut dire.

Fiodor. J'enlève le mannequin. Il me coupe l'appétit. *(Il enlève le mannequin.)*

Gastev. J'ai un cafard dans mon assiette.

Lida *(effrayée)*. Où ça ?

Gastev *(il rit)*. Je plaisantais.

Pause. Ils mangent.

Fiodor *(il regarde Lida et éclate subitement de rire)*. Mais qu'est-ce que vous avez, Lidia Nikolaevna ? Qu'est-ce que c'est ? Mais vous vous êtes rasé un sourcil ?

Gastev. Où ça ? Montre.

Fiodor. Regarde, Piotr, Lidia Nikolaevna a un sourcil en moins. Je n'ai jamais rien vu de plus drôle.

Gastev (*il rit*). Ça rend le visage complètement ridicule !

Fiodor. C'est pour ça que c'est un peu tordu.

Lida. Pourquoi m'offensez-vous ? (*Elle pleure.*)

Fiodor. Personne ne vous offense, tout le monde vous aime.

Lida. Tu n'as pas honte, Pétia ?

Gastev. Ce n'est pas moi, c'est lui...

Lida. C'est vous deux !

Fiodor. Lidia Nikolaevna, vous suivez terriblement la mode : ou bien c'est une robe neuve, ou un sourcil en moins.

Gastev. Ou vous recevez des inconnus.

Fiodor. Ou vous changez de coiffure.

Lida (*elle se lève*). Je suis seule, et vous êtes deux. (*Elle part dans la cuisine.*)

Fiodor. Ça, vous savez, chacun peut le dire de lui-même : je suis seul, et vous êtes deux.

Lida revient avec un plat.

Gastev. Bien sûr, et moi aussi, on sait bien pourquoi... Allons, ne te fâche pas, Lida, laisse-nous manger tranquillement. Nous, nous rions, et toi, tu pleures.

Lida s'assoit. Pause. Ils mangent.

(*à Fiodor.*) Elle a bien marché, aujourd'hui ?

Fiodor. Très bien, mais à l'avant gauche, quelque chose a encore fait un bruit. Je pense qu'il faudra quand même l'apporter pour qu'on la vérifie. Et qu'on règle les freins, au fait.

Gastev. Il faudra surveiller, quand ces bandits feront le graissage, qu'ils n'oublient pas de graisser la boîte de vitesse, sinon, ils ne le font jamais...

Fiodor. Le phare droit ne marchait pas, cette nuit ?

Gastev. Non. Je vais changer l'ampoule aujourd'hui.

Lida (*elle enlève les assiettes et apporte le thé*). J'aimerais bien m'inscrire dans une bibliothèque.

Gastev (*à Fiodor*). En général, ces ampoules durent assez longtemps.

Fiodor. La dernière fois qu'on l'a changée, c'était il y a trois ans.

Lida. ...pour lire des livres russes, des nouvelles, des romans. Qui sont les écrivains d'aujourd'hui ?

Gastev (*à Fiodor*). Même plus. Quatre ans, sans doute. (*Il boit le thé.*)

Lida. Si j'avais un million, je m'inscrirais dans une bibliothèque.

Fiodor. Chut, écoute : Lidia Nikolaevna veut dire quelque chose d'intelligent.

Lida. Je m'inscrirais dans une bibliothèque, le soir je jouerais sur un beau piano et je prendrais une bonne, ne fût-ce que deux jours par semaine.

Gastev. Ce n'est pas la vie, c'est le paradis. (*Il se lève.*) Bien, j'y vais. Ce genre de discussion me donne des idées sombres. (*Il tapote l'épaule de Lida.*) Au revoir, Lidka. Au revoir, Fiodor. (*Gaiement.*) Si j'en ai vraiment envie, je peux revenir au milieu de la nuit, je vous préviens. (*Il sort.*)

Pause.

Lida (*elle s'assoit*). Ça y est, on a mangé.

Fiodor (*il ramasse le journal que Gastev a laissé par terre*). Alors, tu dis qu'il y a des élections au Mexique ?

Lida. Fédia, tu sais, bientôt tu seras tout à fait lui, son double.

Fiodor. Ça doit être une maladie que tu transmets.

Lida (*effrayée*). Bientôt, je vais vous confondre.

Fiodor. Il faudrait que je grossisse beaucoup.

Lida emporte la vaisselle, enlève la nappe, remet la lampe et s'assoit pour reprendre.

(Il écarte le journal.) Est-il possible que tu ne comprennes pas qu'être assise sur ses genoux en ma présence est ignoble ?

Lida. Attends, c'est déjà arrivé une fois : ce bas, cette lampe, toi qui parles de genoux.

Fiodor. Hier, sans doute. La vie est tellement grise.

Lida. Fédia, est-ce qu'il ne serait pas possible, hein ? Mon chéri, mon tout à moi, mon tout doux, car tu es tout à moi, hein : est-ce qu'il ne serait pas possible de trouver un moyen que tout ce qui s'est passé n'ait jamais eu lieu ? Aide-moi.

Fiodor. Tu ne m'aimes plus ?

Lida. Ah, pourquoi, pourquoi...

Fiodor. Attends, je ne te demande pas de briser ta vie : je comprends, le devoir, dix ans de vie avec lui, une certaine sympathie même... Tout cela est compréhensible, c'est humain : que tout reste donc comme c'était. Il est un peu jaloux, pas trop. Ce n'est rien. Il n'est pas torturé. Il est quand même absent de la maison des nuits entières, et peut-être même qu'il a quelqu'un. Mais moi, moi je t'aime, je te suis fidèle, demande à qui tu veux. Si tu me chasses, je me mettrai à boire, je serai fichu. Et tu sais, si tu l'abandonnes, il est fichu aussi. Lui et moi sommes pitoyables en quelque sorte, nous nous sommes accrochés à toi, et tu ne nous arracheras pas.

Lida. Je ne t'aime pas.

Fiodor. Je n'écoute pas, je n'écoute même pas ! Je ne veux pas. Je ne te demande qu'une chose : ne l'embrasse pas devant moi. Ça me contrarie. Moi, tu ne m'embrasses pas devant lui ? Lui, tu l'épargnes, et moi tu me tortures.

Lida. Il est mon mari, et j'ai une perfidie sur la conscience.

Fiodor. Je ne veux pas le savoir. Ça m'est égal, ce que tu as sur la conscience. Sans moi, tu serais morte d'ennui : ce serait ce même bas et cette même lampe, mais encore plus gris, encore plus vides. Il n'y a pas longtemps, Chourotchka m'a fait des avances, elle m'a dit : pourquoi êtes-vous si soucieux, vous qui êtes si grand, si bien bâti ? Allons ensemble nous promener au bois de Boulogne, allons au cinéma. Tu crois que je vais y aller ? Je n'ai besoin de personne d'autre que toi.

Lida. Que faire, maintenant ?

Fiodor. Seulement, ne va pas en parler à Chourotchka. Elle niera de toutes ses forces que ce se soit passé... Regarde-moi donc : je suis le même, le même, qu'il y a un an, quand tu m'as attiré vers toi. Tu es une capricieuse !

Lida. Vas-tu vraiment me répéter cela encore longtemps ?

Fiodor *(il se lève.)* Bon sang, pendant ces heures-ci, je me sens le maître absolu ici.

Lida. Mais pas de moi.

Fiodor. De toi aussi. Tu ne m'ôteras pas cela. Et, bien entendu, changer quoi que ce soit de cette vie serait une bêtise.

Lida. Changer ? J'avais même oublié ce mot.

On sonne.

Qui est-ce ?

Fiodor *(il va ouvrir).* Tu vas le savoir tout de suite.

Lida. Non, je vais ouvrir moi-même. *(Elle le rattrape.)*

Fiodor *(suspçonneux).* Tu attends quelqu'un ?

Lida. Laisse-moi !

Fiodor la repousse et part dans l'entrée. On entend des voix. Lida tâche d'écouter avec effroi. Entre Kissa avec deux valises et un canari en cage. Fiodor entre derrière elle.

Kissa. Ouf ! J'y suis arrivée. Bonsoir, madame. Il est un peu tard, mais j'étais libre ce soir, je n'avais pas pensé à vous le dire, et comme demain je répète dès le matin, il valait mieux

venir aujourd'hui. C'est un oiseau, madame ; je ne vous ai pas prévenue, mais il ne vous dérangera pas. Il ne chante qu'au printemps, et en ce moment c'est l'hiver, il dort tout le temps. Et je n'ai pas beaucoup d'affaires, n'est-ce pas ? Tout entrera dans la commode que vous m'avez montrée. Oh, comment vais-je dormir dans un nouveau lieu ! (*Elle regarde Fiodor.*) Et qui est-ce ? Votre mari, madame ? Et vous n'avez pas d'enfants ? Quel dommage !..

Acte deux

La même pièce. Quatre heures de l'après-midi. La lampe n'est pas encore allumée. Maria Ivanovna coud à la même place qu'auparavant. Du côté gauche de la table, Nikolai Evguenevitch étale une patience. De la chambre de Kissa parvient une chanson douce et joyeuse jouée au gramophone et continuellement répétée.

Nikolai Evguenevitch. Mais il y avait aussi des mannequins en Russie ? Je n'avais pas remarqué.

Maria Ivanovna. Vous étiez trop occupé par les sciences. Les mêmes qu'ici, sur un pied.

Nikolai Evguenevitch. Et des jeunes femmes vivantes déambulaient pour montrer les toilettes ?

Maria Ivanovna. Vous m'avez interrompue. Il me semble qu'il n'y en avait pas de vivantes.

Pause.

Nikolai Evguenevitch. Mais où est donc allée Lidotchka ?

Maria Ivanovna. Elle avait certainement à faire.

Pause.

Nikolai Evguenevitch. Et des femmes dansaient nues dans les théâtres en Russie ?

Maria Ivanovna (*courroucée*). Nikolai Evguenevitch, qu'est-ce que vous imaginez, que j'allais les regarder ? Comment saurais-je une chose pareille ?

Nikolai Evguenevitch. Ne vous fâchez pas, Maria Ivanovna, si vous saviez quelle infinie sympathie j'éprouve pour vous. Bien sûr, vous ne pouviez pas y aller, mais pourquoi moi, imbécile, n'y allais-je pas ? Hein ?

Maria Ivanovna. Vous ne vous occupiez que de sciences.

Pause.

Nikolai Evguenevitch. De sciences... Vous vous souvenez de moi, Maria Ivanovna, quand je suis arrivé de Moscou il y a trois ans pour le congrès des botanistes ?

Maria Ivanovna. Il me semble que vous étiez membre du parti communiste à l'époque.

Nikolai Evguenevitch. A ce moment-là, je n'imaginai pas que je resterais. Si Smirnov n'avait pas été arrêté pendant mon absence, je serais rentré. Je me serais retrouvé coincé, hein Maria Ivanovna ?

Maria Ivanovna. Dieu merci vous êtes resté. Vous serez vivant, du moins.

Nikolai Evguenevitch. Quand je suis arrivé ici, vous ne pouvez vous imaginer à quel point tout m'y a déplu. Puis je me suis habitué, et maintenant, de nouveau, quelque chose commence à me tourmenter.

Maria Ivanovna. Il y a tellement d'arts de toute sorte à Paris qu'il est impossible à un homme cultivé de s'y ennuyer.

Nikolai Evguenevitch. Oui, mais ne vous semble-t-il pas que quelque chose ne va pas par ici ? Il y a de la tristesse.

Maria Ivanovna. Peut-être manquez-vous d'argent ?

Nikolaï Evguenevitch. Je n'en ai pas beaucoup mais ce n'est rien. Eh oui, monsieur le professeur est gardien de nuit. Dire que ma thèse portait sur les filicinées... Bien, je refais une patience ? Et où donc est-elle allée ?

Maria Ivanovna. Elle n'a pas dit.

Pause.

Nikolaï Evguenevitch. Ah, Lida, Lidotchka, ma petite fille, mon petit talent. Vous savez, Maria Ivanovna, elle jouait très convenablement du piano quand elle était enfant.

Maria Ivanovna (*courroucée*). Mais maintenant, les temps ont changé : on joue de plus en plus du gramophone.

Nikolaï Evguenevitch (*avec vivacité*). Qu'en pensez-vous, que font-ils tous les deux, là-bas, en musique ?

Maria Ivanovna (*scandalisée*). Nikolaï Evguenevitch ! Mais comment voulez-vous que je le sache ? Qui suis-je...

Nikolaï Evguenevitch. Je refais une patience.

Pause. Brusquement la musique s'arrête. Kissa et un jeune homme, se doublant l'un l'autre, sortent en courant de la chambre. Kissa est en pyjama. Ils se saisissent en riant, puis s'immobilisent dans un baiser passionné. "Chéri", "Chérie". Le jeune homme sort. Kissa, fredonnant langoureusement et esquissant des mouvements de danse, retourne dans sa chambre. Le gramophone se serait en marche au même endroit de la mélodie.

(Il réfléchit.) Vous savez, Maria Ivanovna, cela commence à me plaire. C'est, peut-être, mieux que... bien d'autres choses.

Maria Ivanovna. Ce n'est pas à moi d'en juger.

Nikolaï Evguenevitch. C'est mieux pour eux, plus facile, plus simple. A trente cinq ans, elle aura bien le temps de découvrir toutes les horreurs qui ne l'épargneront pas. Alors pour le moment...

Maria Ivanovna. Vous savez mieux que moi.

Kissa entre, elle est en combinaison. Nikolaï Evguenevitch se lève et s'éloigne dans un coin, en toussotant.

Kissa. Maria Ivanovna, chérie, recousez-la moi, ça s'est un peu déchiré, là.

Maria Ivanovna. Vous auriez pu mettre une robe de chambre. (*Elle coud.*) Vous avez pris votre petit déjeuner, ou encore une simple tartine ?

Kissa. J'ai mangé une salade, je l'ai achetée et je l'ai mangée. Et deux pommes.

Maria Ivanovna. J'ai là (*elle fouille dans son sac*) quelque chose pour vous. (*Elle sort du chocolat.*) Et ce galopin, là, ses intentions sont sérieuses ?

Kissa (*elle prend un visage idiot*). Très. (*Pause.*) Nikolaï Evguenevitch, c'est vrai que les hannetons volent tout droits, comme des anges ?

Nikolaï Evguenevitch (*sans la regarder*). Je suis botaniste.

Kissa. Ah, pardon, je vous prie. Je pensais que vous étiez anatomiste. Merci, Maria Ivanovna. Juste encore un petit point sur ce côté.

On sonne. Nikolaï Evguenevitch va ouvrir.

Maria Ivanovna. Il est Français ou Russe ? Je n'ai pas bien compris. Il danse sûrement nu, lui aussi ?

Kissa. Il est noir, vous n'aviez pas remarqué ?

Nikolaï Evguenevitch (*il revient*). Un monsieur qui demande Lida.

Laoug entre. Kissa se couvre avec un tissu et se cache derrière Maria Ivanovna.

Laoug. Pardon, c'est moi, Grigori Petrovitch Laoug, vous vous souvenez, j'étais venu un jour, il y a un mois de ça... Et vous, telle une Parque, vous êtes toujours là, en train de coudre. La nuit aussi vous restez à cette place ?

Kissa remue derrière le fauteuil.

Maria Ivanovna. Lidia Nikolaevna est sortie, elle rentre bientôt.

Laoug. J'attendrai. *(Il s'assoit.)*

Nikolaï Evguenevitch *(debout dans son coin).* Ti-la-la-lam. *(Il chante.)*

Laoug. Je ne dérange pas ?

Nikolaï Evguenevitch. Pas du tout.

Laoug. Non, ce n'est pas à vous que je demande, je vous suis très reconnaissant. Je demande à cette demoiselle qui à cause de moi s'est cachée là-bas et ne peut pas sortir.

Kissa *(sévère).* Tournez-vous une minute.

Laoug se retourne honnêtement.

Il n'y en a qu'un sur mille qui est gêné. *(Elle file chez elle.)*

Nikolaï Evguenevitch. De quoi discussions-nous, Maria Ivanovna ? *(Il se rassied à la place qu'il occupait.)*

Maria Ivanovna. Oh, vous et moi, nous avons eu tellement de sujets de conversation, Nikolaï Evguenevitch.

Nikolaï Evguenevitch. D'après moi, nos conversations les plus intéressantes portent sur l'amour, la passion, la tromperie. C'est bien vrai, n'est-ce pas ?

Maria Ivanovna lui lance un regard courroucé.

Kissa *(entrouvrant sa porte).* Il est écrit : "J'appartiens à un autre et lui serai fidèle un siècle". C'est très bien, elle a été fidèle un siècle, tout le dix-neuvième siècle, mais maintenant c'est le vingtième siècle, elle est libérée de sa promesse.

Laoug *(riant).* Seigneur, voilà qui est bien ! Ça me convient terriblement.

Kissa *(horriifiée, elle sort, en se boutonnant).* Vous allez l'imprimer ?

Laoug. Non, il n'en est pas question. Je vais le conserver pour mon utilisation personnelle.

Maria Ivanovna et Nikolaï Evguenevitch ne participent pas à la conversation qui suit.

Kissa. Moi, si je me marie, je tiendrai ma promesse pendant tout le vingtième siècle. *(Pause.)* Si vous êtes ici pour affaire, je peux peut-être réveiller le mari de madame pour vous ? Vous savez, elle a un mari.

Laoug. Non, je vais attendre, ne dérangez personne. Mais n'êtes-vous pas la personne qui vit ici à ma place, dans ma chambre ?

Kissa *(tout bas, mystificatrice).* Non, je suis leur fille.

Laoug. La fille de qui ?

Kissa. De madame et de son mari.

Laoug *(il comprend la plaisanterie).* C'est donc ça ! Dans ce cas, je vais vous avouer un secret.

Kissa *(sérieuse).* Parlez tout bas.

Laoug *(montrant Maria Ivanovna et Nikolaï Evguenevitch).* Je suis leur neveu.

Entre Lida. Elle porte un chapeau et un manteau.

Lida *(elle voit Laoug).* Vous... êtes revenu.

Laoug *(joyeusement).* Evidemment.

Kissa *(à Nikolaï Evguenevitch).* Nikolaï Evguenevitch, chéri, venez vite chez moi, je vais vous raconter quelque chose d'indispensable et de très important.

Nikolaï Evguenevitch. Où ça ? Où ça ?

Kissa. Venez, je vais vous raconter quelque chose d'extrêmement drôle. *(Elle l'emmène chez elle.)*

Maria Ivanovna allume la lampe près d'elle sur la table et coud en silence dans le fond. Lida et Laoug sont sur l'avant-scène.

Lida. Asseyez-vous.

Ils s'assoient.

Comme c'est étrange, et comme c'est bien, que vous soyez revenu. Vous leur avez parlé de vous, comme la dernière fois ? De la Persane ? De l'écrivain qui en fait était une dame ?

Laoug. Non, j'ai joué un tour à cette demoiselle. Si vous saviez comme je vous ai attendue, et voilà que vous êtes là.

Lida. Pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt ?

Laoug. Je n'osais pas. Il me semblait qu'il serait mieux de ne jamais venir. Plus paisible pour vous. Et vous, qu'avez-vous fait ?

Lida. Si je vous dis que tout ce temps je vous ai cherché, et même que je vous cherchais encore il y a une heure, vous ne me croirez pas.

Laoug. Mais que va-t-il se passer ? Vous n'avez pas peur ?

Lida. J'ai peur.

Laoug (*il prend la main de Lida et la baise longuement*). Vous savez ce qui parfois me saisit, ne me saisit pas, d'ailleurs, mais m'attendrit et m'humilie en même temps ? C'est que notre vie devienne de plus en plus compliquée ; la vie extérieure technique, n'est-ce pas, et la vie intérieure ; de ce qu'on appelle un homme cultivé, alors que le bonheur, dans le fond, est si simple, si petit, si discret. Nous passons de nombreuses années à côté de lui, notre cœur et notre raison errent dans une complexité brumeuse, nous nous perdons et alors nous comprenons subitement : un peu de tendresse, un peu de calme, un peu de sincérité, on n'a vraiment besoin de rien d'autre. Rien que la chaleur (*il baise la paume de Lida*) ; l'être humain, vraisemblablement, n'a été créé que pour elle, et on lui propose tout le vain luxe de ce monde, on l'étouffe, et voilà qu'il se met à s'accoutumer comme il peut à ses immenses malheurs. Non, non ! J'ai envie de dire : resaisissez-vous, reprenez-vous. Et aussi, j'ai envie de vous dire : lorsque je vous ai vue, il m'a semblé que pouvait exister entre nous cela justement qui seul est essentiel dans la vie. Quant au reste, quelle importance ?

Lida. Je ne veux rien répondre. Je ne peux rien répondre.

Laoug. Et je n'attends pas de réponse. Donnez-moi vos mains. Chères mains ! Vous travaillez beaucoup : vous cousez, vous cuisinez, vous lavez. Et c'est pourquoi je vous aime tant.

Lida. Le travail ne me fait pas peur, mais il m'abrutit parfois. Et cette conversation avec vous m'ôte soudain quelque chose des yeux, des oreilles, de l'âme même.

Ils sont assis et se regardent.

Laoug. Comme vos yeux sont brillants. Vos yeux sont toujours si brillants ?

Lida. Non, ce n'est qu'avec vous. Je les vois moi-même.

Laoug. Savez-vous à quoi je pense : il faut que je vous demande au plus vite où vous aimeriez que nous nous retrouvions : sur un banc dans un square, dans un café, ou bien dans ma mansarde ?

Lida. Partout. Je crois que je serai partout bien avec vous. Mais je ne viendrai ni au square, ni au café, ni chez vous.

Laoug. Pourquoi ?

Lida. Ne voyez-vous donc pas que je suis perdue ? (*Elle se lève brusquement. A voix haute.*) Maria Ivanovna, vous avez fini de coudre la rouge, avec la passementerie ? La générale Khrappé doit absolument venir l'essayer aujourd'hui. Vous avez tout placé, tout cousu, repassé toutes les piqûres ? Vous avez bordé les boutonsnières ? Elle est sévère, elle est capricieuse, cette générale Khrappé ? Quelqu'un vient, ce n'est pas elle ? Pétia, lève-toi (*elle frappe à la porte*), il est temps, c'est toi qui m'as demandé de te réveiller plus tôt... Papa, où es-tu ? Tu avais besoin de moi pour quelque chose ? Maria Ivanovna, n'oubliez pas non plus de faufiler le col. Très bien, moi je vais couper la robe de Chourotchka. Cela fait un mois que le tissu attend d'être coupé. Mais je vais d'abord mettre la soupe sur le feu. (*Elle sort.*)

Laoug. Adieu, Maria Ivanovna. Vous êtes toujours là, telle une Parque. Vous restez sans doute aussi la nuit.

Maria Ivanovna. J'ai l'honneur de vous saluer.

Lida (*revenant*). Pétia, eh Pétia ! Il va dormir.

Laoug. Adieu, Lidia Nikolaevna.

Lida. Mais, vous êtes toujours là ? Adieu. Passez nous voir. Le soir, nous sommes toujours à la maison.

Laoug. Ah ! Mais votre mari ne travaille pas le soir ?

Lida. Si. (*Tout bas, douloureusement.*) Mais j'ai un amant.

Laoug recule et sort.

Nikolaï Evguenevitch (*il entre*). Pourquoi ces cris ? Cette petite m'a fait subir tout un examen, mais ici des personnes se sont disputées si je comprends bien ?

Lida. Pourquoi avais-tu besoin de moi ?

Nikolaï Evguenevitch. Lidotchka, je voulais te demander de me prêter deux cents francs. Jusqu'au quinze.

Lida. C'est Piotr qui a tout l'argent.

Nikolaï Evguenevitch. Alors je m'en passerai.

Lida. Mais je vais te les trouver.

Nikolaï Evguenevitch. En plus de ça, je dois aussi avoir une petite conversation avec toi.

Lida. A quel propos ? (*Elle coupe.*)

Nikolaï Evguenevitch. Des questions intimes. Ces derniers temps, tu as beaucoup changé, Lidotchka.

Lida. Ah, papa, ça ne peut pas attendre une prochaine fois ?

Nikolaï Evguenevitch. Pardon, Lidotchka, mon petit talent, pardon. C'est juste comme ça, j'ai voulu plaisanter un peu, comme font les vieux, réparer quelque chose... Je voulais te demander, tu ne pourrais pas prendre des pilules par exemple, de la phitine ? Pour avoir meilleure santé. Tu sais, la santé, c'est tout.

Pendant ces paroles, Lida sort puis revient avec l'argent.

Lida. Tiens, voici deux cents francs jusqu'au quinze.

Nikolaï Evguenevitch. Je te remercie.

Gastev (*il entre, en bâillant et en s'étirant*). Bonjour, enfin bonsoir.

Nikolaï Evguenevitch. Bonjour, Pétia. Bonjour et au revoir. Et merci.

Gastev. Je t'en prie.

Nikolaï Evguenevitch. Au revoir, Lidotchka. Au revoir, Maria Ivanovna. (*Il sort.*)

Gastev. Quel temps affreux. L'atmosphère a quelque chose de sale. Il pleut et il neige en même temps, dehors. Et ici ? (*Il s'assoit.*) Les autres gens ont des postes de radio pour ne pas s'ennuyer, et nous ? Nous prêtons de l'argent, ce sont nos seules distractions.

Lida (*sur le même ton élevé qu'auparavant*). La générale Khrappé va arriver d'un instant à l'autre, pour essayer la rouge avec la passementerie. Je vais faufler celle de Chourotchka, je la piquerai demain. Nadejda Petrovna vient demain à trois heures, et sa fille, la robe de soirée bleu ciel, à quatre heures. Alors quoi, Pétia, tu te rends compte, si je meurs, qu'est-ce que tu feras ?

Gastev. Mais tu es en parfaite santé, pourquoi mourrais-tu ?

Lida. Disons si je pars ?

Gastev. Où ça ? Sur la Lune ?

Lida. Oui, sur la Lune.

Gastev. On vivra comme avant, avec Fiodor, on prendra un appartement plus petit, une femme deux heures par jour, pour faire la cuisine.

Lida. Tu es sérieux ?

Gastev. Bien sûr que oui. Et pourquoi pas ? On ne va quand même pas te suivre sur la Lune, Fiodor et moi ?

Lida (*elle rassemble les chutes de tissu*). Bon, je vais dans la cuisine. (*Elle veut sortir.*)

Gastev. Je voulais te dire : je veux changer avec Fiodor.

Lida (*effrayée*). Comment ça, changer ?

Gastev. Pourquoi tu as peur ? Viens là, je vais te le dire.

Lida s'approche.

Tu te souviens, la semaine dernière, quand je suis rentré dans la nuit ? Je voulais vérifier, pour toi et Fiodor.

Lida chancelle.

Je ne peux plus travailler la nuit. Qu'il travaille la nuit, lui. Je vais travailler le jour. La nuit, je veux être avec toi. Dormir. Tu es contente ?

Lida. Oui, je suis contente. Ça veut dire qu'il sera ici la journée ?

Gastev. Oui.

Lida. Attends un peu, je mélange. Toi, tu partiras le matin ?

Gastev. Mais oui.

Lida. Maintenant, j'ai compris. (*Elle sort.*)

Gastev (*pensif*). Et vous, Maria Ivanovna, en tant que spectatrice aux premières loges ?

Maria Ivanovna. Je suis une Parque, une sorte de sorcière, c'est ça ?

Gastev. Je vais mal, Maria Ivanovna. Vous ne voulez pas me dire quelque chose. Vous savez tout, vous.

Maria Ivanovna (*sérieuse*). Je n'ai rien à vous dire, Piotr Andreevitch.

Gastev. Mais vous êtes aux premières loges ! Allons, réfléchissez, souvenez-vous, la vieille ne vous a quand même pas entièrement fait perdre la mémoire. N'y a-t-il vraiment rien de catégorique ? J'ai besoin de catégorique. Par ici, ou par là, mais que ce soit pour de bon.

Maria Ivanovna. Je pars d'ici avant vous, Piotr Ivanovitch, j'arrive le matin, à neuf heures. Comment connaîtrais-je le catégorique ?

Gastev. C'est la vérité. Mais le flair féminin ?

Maria Ivanovna. Je ne veux pas flirter.

Gastev. Un homme perspicace tirerait déjà une conclusion de cette phrase. Mais moi, je ne peux pas.

Kissa (*derrière sa porte*). Jean n'est pas arrivé ?

Maria Ivanovna. Si seulement il est en route.

Kissa (*elle entre en costume de scène, très dénudée, fardée*). Comment ça se fait ? Il est tard. Il faut que je parte au théâtre. Il m'a promis de m'y conduire en voiture.

Gastev. Aveuglante apparition venue d'ailleurs, bonjour ! (*Il se lève, attrape une bouteille et deux verres*). Nous allons boire, créature sidérale, à la santé de Piotr Gastev. (*Il remplit les verres et boit*). Pure jeune fille russe ! Aime donc les ivrognes, ce sont des gens, des gens comme ça, sentimentaux, amers.

Kissa. Merci, je ne bois pas.

Gastev. Moi, j'aime bien ça. Je n'ai jamais bu sans occasion, et maintenant je m'y mets. (*Il boit*). En ce moment, mademoiselle, vous êtes si loin de moi, si loin, encore plus loin que Maria Ivanovna elle-même.

Maria Ivanovna coud. Lida revient.

Kissa (*à Lida, doucement. Toute cette conversation se passe à mi-voix sur l'avant-scène*). Je sais tout, madame. J'ai fait exprès d'emmener votre papa pour qu'il ne vous dérange pas.

Lida. Mais qu'est-ce que vous savez ?

Kissa. Madame, ce monsieur qui vient de passer vous voir, avait grande envie d'être seul avec vous.

Lida. D'où tenez-vous cela ?

Kissa. Je l'ai compris immédiatement, dès qu'il est entré. Ce n'est pas un homme, c'est un télégraphe. Rien qu'à le voir, on comprend tout, il n'a pas besoin de parler. Quel visage ! Quel visage il a !

Lida. Ah, Kissa, Kissa, comme vous êtes gentille et... courageuse. Si je pouvais être comme vous. Par exemple louer une chambre quelque part...

Kissa. Je vais encore vous dire quelque chose. D'après moi, vous aussi vous aviez un peu envie de parler avec lui, malgré votre visage tout à fait ordinaire, tout à fait normal.

Lida. Non, vous vous trompez. Je n'avais rien à lui dire.

Kissa. Est-ce possible ? Pourtant je crois que c'est un homme avec qui on ne peut jamais s'ennuyer. Et c'est bien l'essentiel. On peut être laid, on peut être ce qu'on veut, tant qu'on n'est pas ennuyeux.

Lida. Oui, mais je suis une femme avec qui tout le monde s'ennuie tout le temps.

Kissa. Ah, non ! Moi, peut-être, ou bien votre mari, mais pas ce monsieur. Je sais, je sais, je suis certaine que c'est comme ça.

Lida. Ne parlons plus de lui. Je ne le verrai plus jamais... Comme vous êtes élégante tous les soirs. Votre vie est élégante, Kissa, n'est-ce pas ?

Kissa. Jean va venir me chercher dans un instant. Si vous saviez ! Il est étudiant, ses parents sont riches. Lui, il sera docteur. Et nous allons bientôt nous marier, et j'arrêterai de danser.

Gastev (*il boit*). Si personne ne veut m'accompagner, ce n'est pas la peine. Je boirai seul. Vous, peut-être, Maria Ivanovna ? Parfois les vieilles dames aiment bien boire un petit verre.

Maria Ivanovna lui lance un regard courroucé.

Lida (*à Kissa*). Parlez-moi encore de vous.

Kissa. Ah, madame, que la vie est une chose merveilleuse ! Si l'on m'avait dit que je me marierais si vite, je ne l'aurais jamais cru. Savez-vous comment nous avons fait connaissance ?

Lida. Non.

Kissa. C'était à l'hôpital. Mon partenaire, celui avec qui je danse, un acrobate, un Hongrois, un vrai va-nus-pieds, m'avait retourné le doigt pendant le numéro, par jalousie, ce doigt-ci. J'ai failli hurler. Le lendemain matin, après avoir pleuré toute la nuit, je suis allée à l'hôpital ; mon doigt faisait un angle comme ça, je pensais qu'il était cassé. Et Jean faisait partie des étudiants (ils étaient une douzaine) qui ont regardé le professeur me remettre le doigt en place. Ensuite il m'a demandé comment ça s'était passé. Et je le lui ai dit. Il m'a dit d'aller au tribunal, mais je ne l'ai pas fait. (*Pause.*) Je voudrais vous commander une robe de mariée. Seulement ne le dites pas à Maria Ivanovna, sinon elle va trop se réjouir, et cela lui fait du mal.

Lida. Ah, Kissa, Kissa, comme vous êtes courageuse et... drôle.

Kissa. Ah, madame, je suis terriblement contente ! Et comme je voudrais que vous le soyez aussi.

On sonne. Maria Ivanovna va ouvrir. Entre le jeune homme. Kissa court vers lui, lui vers elle ; baiser passionné. "Cbérie", "Cbéri". Ils sortent, bras dessus bras dessous.

Fiodor (*Il entre*). Et si on s'embrassait tous, nous aussi ?

Gastev (*fébrile*). Fiodor, nous allons boire à l'échange de nos destinées.

Fiodor. Qu'est-ce que cela signifie ?

Gastev (*solennel*). Ecoutez tous, dans un instant, tout va devenir limpide. Ecoutez. Je veux travailler le jour, et que la nuit... ce soit toi.

Fiodor (*soulagé*). Comme tu veux. Ça m'est égal. C'est toi qui avais demandé...

Gastev. Ça t'est égal ?

Fiodor. Je te connais, dans un mois tout sera redevenu comme avant. Je suis d'accord.

Gastev. Ça ne sera pas comme avant. Autrefois, j'avais demandé la nuit, et maintenant, j'ordonne le jour. Tu es prié de bien vouloir te soumettre sans discussion.

Fiodor. Mais je ne discute pas. Ça me fera même plus de temps libre. C'est que je ne suis pas toi, moi, six heures de sommeil me suffisent.

Gastev. Que feras-tu de temps libre ? Eh, Fiodor ! A partir de demain, tu partiras après le repas, et moi je resterai ici. Et le matin, tu iras te coucher et tu dormiras jusqu'au soir.

Fiodor. Mais puisque je t'ai déjà dit que je suis d'accord.

Gastev. Bon. Buvons, dans ce cas.

Fiodor (*sombre*). Je veux manger.

Gastev. Il est encore tôt pour manger. Mon ami, mon frère, n'es-tu pas heureux comme moi ? Pense donc, c'est bientôt le printemps, bientôt les canaris se mettront à chanter. Tu as vu comme les amoureux s'embrassent ? Fiodor, mon ami, je te remercie. Il fait bon vivre sur terre !

Fiodor. Ça dépend des moments.

Gastev. Lidotchka, prends-moi dans tes bras, je suis ton mari tout de même. Je t'aime.

Lida. Ça suffit, Pétia, arrête de boire.

Gastev. Je suis ton mari. Le matin, je partirai au travail et le soir, je rentrerai à la maison. Je serai comme tous les autres. Il n'y a plus rien à boire. (*Il désigne la bouteille.*) Il n'y a plus rien. Si j'y allais, si je descendais au coin de la rue ?

Lida. Je suis sûre que tu boiras encore si tu y vas.

A la porte apparaît Chourotchka.

Gastev. Je vais y aller et boire encore. Fiodor, allons-y, je t'invite. Tu es l'homme qui m'est le plus cher au monde, mon ami, mon frère. Pourquoi je t'aime tant, Fiodor ?

Fiodor. Tu aimes tout le monde, aujourd'hui.

Gastev. C'est vrai. Tout le monde. Et voilà Chourotchka qui est là. Ah, Chourotchka, comme vous m'êtes chère ! Si je n'étais pas déjà marié, je vous épouserais inmanquablement.

Chourotchka sourit.

Fiodor. Arrête de la coller. Sois un gentleman.

Gastev (*joyeusement*). C'est bien ce que je soupçonnais. Il est jaloux ! Tu es amoureux d'elle ! Embrassez-vous, c'est le printemps.

Fiodor. Allons-y, allons-y, tu es absolument saoul.

Gastev. Allons-y. Maintenant. Allons-y. Il est amoureux de Chourotchka, il est jaloux ! Je le savais. Maria Ivanovna, en voilà, du catégorique. Comme je suis heureux, mes amis, comme je suis heureux ! (*Il sort avec Fiodor.*)

Pause.

Chourotchka. Comme il fait bon chez vous, comme on se sent bien. (*Elle soupire.*) Qu'on vienne n'importe quand, tout le monde est heureux.

Lida. Assieds-toi, Chourotchka, ne reste pas debout.

Chourotchka. Je n'ai pas envie de partir. (*Elle s'assoit.*) Je n'ai pas envie de rentrer chez moi. Je resterais bien ici jusqu'à demain.

Lida (*doucement*). Je crois, Maria Ivanovna, que ça suffit pour aujourd'hui. Vous pouvez y aller.

Maria Ivanovna (*elle se lève*). Et la générale Khrappé n'est pas venue aujourd'hui, elle qui voulait que ce soit prêt sans faute.

Lida (*pensive*). Oui, la générale Khrappé n'est pas venue aujourd'hui, la générale Khrappé viendra certainement demain. Elle est capricieuse, cette générale Khrappé.

Chourotchka (*rêveuse*). Comme on est bien, chez vous ! Comme c'est joyeux, chez vous !

Acte trois

La même pièce. Le mannequin porte une robe de mariée. Lida raccompagne la cliente.

La cliente. Seulement, ne me mentez pas. Les couturières sont d'horribles menteuses.

Lida. Mais non, pourquoi mentir ?

La cliente. Vous souvenez-vous du jour, cet hiver, où j'ai voulu vous épiler les sourcils ?

Lida. Je ne m'en souviens pas du tout.

La cliente. Je n'en ai épilé un, et puis j'ai oublié l'autre. En plus, vous ne vous laissez pas faire, vous criez que vous aviez mal. Cela n'a rien donné.

Lida. Ah, je me souviens, je me souviens. Mais maintenant, ce sourcil a entièrement repoussé.

La cliente. Je vous conseille de ne jamais porter que du bleu foncé. Il vous va très bien au visage. Au revoir.

Lida. Au revoir. A mercredi.

La cliente sort.

A mercredi, celui-ci, celui d'après, et puis encore au prochain. J'ai envie de prendre tous ces mercredis, de les enfile ensemble et de les accrocher à un clou.

Fiodor (*il crie à travers la porte*). Lida !

Lida reste silencieuse.

Où es-tu, Lida ? (*il sort, en s'étirant et en bâillant.*) Ouh, qu'elle est méchante. Tu m'évites. (*Il la prend par la main.*) Viens, allons chez moi. Ça me plaît, même, que ce soit le jour, ça a quelque chose d'original. Allez viens, allons-y, ne me résiste pas. Tu sais que je t'aime.

Lida. Veux-tu que je me mette à genoux devant toi et que je te demande de partir, de partir, de disparaître de ma vie ? Je ne peux plus, je ne peux plus.

Fiodor (*il s'assoit*). Assieds-toi plutôt sur mes genoux, tu seras plus entière. Ah, Lidotchka, tu m'offenses, comme si j'étais un étranger, et je ne l'ai pas mérité. Ai-je enlaidi ta vie ? Imagine un peu ce que tu serais sans moi. Une banale épouse fidèle à son mari. Alors que, grâce à ma gentillesse, tu vis ta petite histoire d'amour.

Lida. Et je suis obligée de t'écouter.

Fiodor. Exactement. Ce n'est pas Piotr qui va te faire de jolis discours. Imagine, ma douce, tu as un secret, et le secret est toujours tentateur. Comme je suis éloquent aujourd'hui ! Et pour ce qui est de mon départ de ta maison, sache que Piotr et moi sommes à tout jamais liés et que nous séparer signifierait la mort. Tu sais comment s'appelle ce lien ? Ne te fais pas des idées je te prie, tu n'as rien à voir avec lui. Ce lien s'appelle "taxi Citroën".

Lida. Pourquoi me tortures-tu ? Cela fait une année, oui, cela fait déjà une année entière que par faiblesse horrible, pécheresse, écœurante, par solitude, bêtise et luxure, je suis devenue ta maîtresse, et de ce moment je n'ai plus connu la paix. J'ai trompé Piotr, et j'ai été punie, je t'ai rapproché de moi, et j'ai été punie. La première semaine peut-être, il m'avait semblé que toi et moi échapperions à cette existence pour une vie pauvre, sans doute, mais pure, faite d'amour et d'humanité. Elle est devenue encore plus animale qu'elle ne l'était.

Fiodor. Quels mots !

Lida. Mais aussi, quelle existence ! Comment ai-je pu penser que tu serais meilleur que lui ? Ce n'est ni mieux ni pire. Ce n'est qu'abrutissement et fatigue. Un piège. Mon chéri, mon ami, n'avons-nous vraiment aucun moyen de nous passer l'un de l'autre ?

Fiodor. Tu sais, tu me surprends. N'importe quelle femme t'envierait : tu as un mari gentil et somme toute fidèle, un amant qui t'adore, une affaire qui te rapporte de bons revenus... Que te faut-il donc ? Lidotchka, pardon de te parler ainsi, mais c'est vraiment ce que je pense. Je suis entier, comme une main ouverte, je ne sais pas mentir.

Lida. Moi aussi, parfois, mentir me semble insensé, et j'ai envie de dire... Mais en fait, il n'y a presque rien à dire.

Fiodor. A quoi fais-tu allusion ? Lidotchka, je crois que tu veux éveiller ma jalousie. Tu as des courtisanes ? Très bien, nous pouvons lutter tous deux avec cette arme. (*Il va vers la porte de Kissa.*) Mademoiselle ! Vous êtes là ?

Silence.

Elle n'est pas là, sinon je te jure que pour te faire rager j'y serais allé et...

Lida. Et qu'aurais-tu fait ?

Fiodor. Ça, ça me regarde. Et puis, il y a aussi Chourotchka. Tu veux que je tape au plafond ? Les femmes, ma chère, il y en a beaucoup, et aucune n'a rien contre une petite aventure. Chourotchka a même quelque chose de résigné. Il paraît que son mari la bat. Et cette petite gamine a quelque chose de terriblement français.

Lida. Elle est courageuse, elle est nouvelle. Elle ne regarde même pas les hommes comme toi.

Fiodor. Dis-moi, c'est vrai que son fiancé l'a abandonnée ?

Lida. C'est vrai.

Fiodor. Tu vois les hommes qu'il peut y avoir ? Des lâches, des menteurs... Pas comme nous autres. Ah, Lida, Lida ! Allez, viens ici, tu me manques, embrasse-moi.

Lida (*elle s'échappe et crie*). Maria Ivanovna !

Maria Ivanovna entre avec un fer à repasser.

Où étiez-vous ?

Maria Ivanovna. Je repassais. Je ne peux quand même pas rester tout le temps assise ici comme une Parque.

Derrière elle entre doucement Kissa.

Lida (*à Maria Ivanovna*). Venez, cousons quelque chose.

Maria Ivanovna. Mais il n'y a rien d'urgent aujourd'hui.

Fiodor. Voilà mademoiselle. Fraîche comme une rose. Son nez est un peu rougi mais ce n'est rien. Elle a une petite bouille de premier ordre.

Kissa s'approche lentement de Fiodor, elle veut lui donner une gifle mais rate son coup.

Quelles blagues !

Kissa. Ce ne sont pas des blagues du tout. Un vieil homme, et vous ne savez pas vous tenir.

Fiodor. C'est moi, le vieil homme ?

Kissa. Et devant elle, encore. (*Elle désigne Lida.*) Même Piotr Andreevitch n'aurait pas fait cela. (*Elle s'assoit.*) Si ce monsieur sort, je vous raconterai quelque chose.

Fiodor. Je crois que je vais aller prendre un bain. (*Il sort.*)

Kissa. Je vais vous raconter. Maria Ivanovna, si vous pleurez sur mon sort comme la dernière fois, je ne sais vraiment pas ce que je ferai. Je déchirerai tout ce que vous avez cousu.

Maria Ivanovna. Je me garderai bien de pleurer.

Kissa. Ecoutez, madame. Je l'ai rencontré. Il s'est détourné de moi. C'est tout. Il n'y a rien de plus à raconter. *(Pause.)* Vous savez, madame, à quoi je pensais : je vais vous payer cette robe, je vais la prendre. Parfois, je la porterai à la maison. Elle est tellement belle.

Lida. Prenez-la.

Le visage de Maria Ivanovna se contracte.

Kissa. Vous voyez comment ça se passe, Maria Ivanovna : vous n'arrêtez pas de me gronder, que je n'étais pas profonde, que je n'étais pas sérieuse, que j'étais naïve. Vous disiez "comme tout est simple pour vous" et "comme le gramophone joue fort". Et maintenant, vous voyez : je suis comme toutes les autres. Lorsque quelque chose se déchire, la douleur dure toujours.

Lida. Laissez, laissez se déchirer !

Kissa. Tout ça, c'est à cause de ses parents. Est-ce qu'ils pouvaient être d'accord ? Je danse nue, quand même.

Maria Ivanovna. Oui, bien sûr.

Kissa. Jugez donc, Maria Ivanovna, et vous, madame : ils reçoivent des sénateurs chez eux. Mais je sais très bien qu'en ce moment Jean souffre, peut-être pas autant que moi, mais il souffre. Comme tout le monde. Et vous qui demandiez si ses intentions étaient sérieuses.

Lida. Vous pouvez l'oublier ?

Kissa. Oh, sans doute, mais pas tout de suite. Pour le moment, ça fait encore très mal.

Maria Ivanovna. Vous avez pris votre petit déjeuner, ce matin, ou juste une tartine ?

Kissa. Ce matin, une tartine.

Maria Ivanovna. Allons, venez avec moi.

Elles sortent.

Lida *(elle court derrière elles)*. En même temps, repassez ces manches *(elle apporte des manches)*.

La scène reste vide un moment. Puis on entend dans l'entrée des pas, un toussotement. Quelqu'un marche dans l'appartement. Entre Laoug.

Laoug *(après une pause)*. La Parque n'est plus là.

Lida accourt.

Lida. Gricha !

Laoug. Lida !

Ils s'étreignent.

Vous ne fermez jamais la porte ici ? Le premier passant qui veut peut entrer et te voler.

Lida. Personne ne va me voler.

Laoug. Eh bien tu te trompes. Moi, je vais te voler aujourd'hui.

Lida. Pour aller où ?

Laoug. Que signifie où ? Si encore tu avais demandé pourquoi. Je te tiens, et je ne te lâcherai pas, tu es ma chaleur à moi. *(Il la tient.)* A moi, à moi.

Lida. Tu es fou. Est-ce possible, comme ça, d'un coup ?

Laoug. Seulement comme ça, d'un coup, justement. Dans la vie, tout arrive d'un coup. Toi et moi, ça a été d'un coup. Ecoute, malgré cela, ou peut-être justement à cause de cela, chaque fois que tu partais de chez moi, il me semblait que tu ne reviendrais plus. Et la première fois que tu es venue chez moi, c'était en mars, oui, en mars, le cinq, et maintenant nous sommes en mai, j'ai pensé : elle est venue, mon bonheur est avec moi, et cela ne se reproduira plus jamais. Et puis cela s'est reproduit, et j'ai compris ce qu'est la joie de la répétition.

Lida. Oui, Gricha. Je pense que c'est la plus grande joie sur terre.

Laoug. Alors elle ne m'a plus suffi. Je vais te dire, je sais bien ce que tu as d'abord pensé de moi : tu as pensé que j'étais un peu simple d'esprit. Tais-toi, tais-toi, ne nie pas, tu as eu

cette pensée. Eh bien je peux t'assurer que je suis resté simple d'esprit, là, quelque part, à l'intérieur, mais par mon amour pour toi quelque chose d'autre est apparu, quelque chose d'intelligent, de précis, de loyal qu'ont les archers ou les animaux sauvages.

Lida. Peut-être est-ce aussi apparu en moi. J'ai déjà pensé à ça.

Laoug. Maintenant ça suffit, je sais que je ne te partage pas, je te connais, je ne te partage avec personne. Mais c'est assez de cette vie de désordre, de ces hommes ennuyeux et inconsistants à tes côtés, de cette grossièreté, de la générale Khrappé, cette robe de mariée pour une autre. Tu vas laisser tout cela tel que c'est, il ne faut rien préparer, il ne faut prévenir personne. Tu vas partir d'ici, parce que Dieu n'a pas fait le monde tel qu'il est devenu autour de toi, dans cette rue, dans cet immeuble rempli de voisins curieux, d'odeurs de cuisine, d'ennui et de calcul. Dieu a fait le monde autrement, je le crois, le contraire est impossible, je ne sais pas comment il l'a fait mais je t'ai rencontrée et je sais qu'il y a une place pour toi et moi dans ce monde différent.

Lida. Merci, Gricha. Pardon, mes larmes coulent. C'est de bonheur.

Laoug. Pardonne-moi, toi, si j'ai mal dit quelque chose. Je dis ce qui me vient en tête. Comme j'ai profondément dormi toute ma vie !

Lida. Moi, Gricha, je ne dormais pas, je cherchais toujours, aveuglément, grossièrement, je cherchais, et je me repens maintenant devant le monde entier...

Laoug. Pauvre petite âme, comme tu as peur.

Dans sa chambre, Kissa se met à chanter sur un air de guitare.

Voilà. Maintenant, habille-toi. Tu as un manteau ? Tu peux ne pas prendre de chapeau.

Lida. Tu viens d'un conte, tu vis comme dans un conte, et tu m'appelles dans ce conte.

Laoug (*joyeusement*). Evidemment ! C'est cela, un simple d'esprit. Je te l'ai dit.

Ils rient.

Peut-être veux-tu leur préparer les repas pour deux jours, leur reprendre leurs chaussettes, coudre tout un trousseau à la générale Khrappé ?

Lida. Puis-je vraiment partir comme ça ?

Laoug. Tu ne le peux que comme ça. Et cette petite qui chante là-bas, c'est sans aucun doute précisément ainsi qu'elle partirait.

Lida. Elle grandit trop vite, aujourd'hui : elle a de gros chagrins.

Laoug. Qu'elle chante. Tu vois comme c'est bien : toi et moi, nous nous enfuyons sur de la musique.

Lida (*elle se ravise*). Tu sais ? Maintenant, à cette seconde, quelqu'un va entrer.

Laoug. Alors partons. (*Il la prend par la main.*)

Lida. Gricha, que vais-je dire à Maria Ivanovna ? Attends, je vais écrire un mot à Piotr. A Piotr, je suis obligée, à lui seulement. J'ai été sa femme pendant dix ans, j'ai été une mauvaise femme pour lui. Attends, je dois m'asseoir ; je n'arrive plus à respirer.

Laoug. Tu veux que j'écrive ? A eux deux ?

Lida. Que tu es... innocent. Alors tout est fini ici ? Et ils prendront la femme deux heures par jour pour qu'elle leur prépare la cuisine ?

Laoug. Quelle femme ?

Lida (*elle écrit le mot*). Sans doute une femme honnête. (*Elle porte le billet dans la chambre à coucher et revient au bout d'une minute, vêtue de son manteau, une valise à la main.*)

Laoug (*il la serre dans ses bras*). Comme je t'aime d'avoir, en cet instant, oublié de te repoudrer.

Ils sortent. La scène reste vide un certain temps. Soudain cessent le chant et la guitare. Entre Kissa, en reniflant doucement, elle s'approche du mannequin, lui enlève la robe de mariée et l'emporte chez elle.

On sonne. Maria Ivanovna traverse la scène en courant pour aller ouvrir. Entrent Nikolai Evguenevitch puis Maria Ivanovna.

Nikolai Evguenevitch. Je suis invité à manger ici, Maria Ivanovna, bien que tout ce qui se passe ici me soit profondément antipathique.

Maria Ivanovna (*elle s'assoit à sa place derrière la machine à coudre*). En quoi vous est-ce antipathique, Nikolai Evguenevitch ?

Nikolai Evguenevitch. En observant la vie de cet endroit le mois dernier, je me suis convaincu que Lida et Pétia devaient divorcer.

Maria Ivanovna. Mais pourquoi donc ?

Nikolai Evguenevitch. Dans notre dimension, c'est exactement comme ça qu'on agit.

Maria Ivanovna. Et hors de votre dimension ?

Nikolai Evguenevitch (*il s'assoit et sort de sa poche un jeu de cartes*). Si je faisais une patience ? Et leur Fiodor Fiodorovitch, il n'est pas là non plus ?

Maria Ivanovna. Non.

Nikolai Evguenevitch. Ou du moins, s'ils ne divorcent pas, chasser ce monsieur d'ici.

Maria Ivanovna. Et pourquoi donc ?

Nikolai Evguenevitch. Ou savez-vous quoi ? Le marier à cette demoiselle, à la danseuse.

Maria Ivanovna. En voilà une affaire. Vous avez des idées intéressantes qui vous passent par la tête.

Kissa apparaît en robe de mariée.

Kissa. Maria Ivanovna, comme ma robe est belle. Elle me va ?

Maria Ivanovna. Très bien. Si vous voulez vous voir de dos, allez dans la chambre, elle a deux miroirs.

Nikolai Evguenevitch. Qu'est-ce que c'est que cette mascarade ?

Kissa. Seulement, je n'ai pas de chaussures blanches. J'en achèterai demain sans faute. (*Elle sort*).

Nikolai Evguenevitch. Elle veut se marier, c'est ça ?

Maria Ivanovna. Comme tout le monde, c'est compréhensible.

Nikolai Evguenevitch. Et elle a déjà un fiancé ?

Maria Ivanovna. Oh, des fiancés, elle en a tant qu'elle veut.

Nikolai Evguenevitch. Ce n'est pas celui qui était toujours fourré ici avant Pâques. J'ai l'impression que je ne le vois plus.

Maria Ivanovna (*fière*). Non, celui-là, on l'a mis à la retraite. C'était un bon à rien.

Kissa (*elle revient, effrayée*). Maria Ivanovna, il faut que je vous dise quelque chose.

Maria Ivanovna. Allez-y.

Kissa. J'ai lu une lettre qui ne m'était pas adressée.

Maria Ivanovna. Vous allez sans doute bientôt vous mettre à voler et à tuer.

Kissa (*émue*). Maria Ivanovna, ne plaisantez pas, c'est très sérieux. J'ai appris une terrible nouvelle.

Maria Ivanovna. Mais qu'avez-vous appris ? Et où êtes-vous allée fourrer votre nez ? Fiodor Fiodorovitch a raison quand il dit...

Kissa. Ne plaisantez pas sur Fiodor Fiodorovitch en ce moment, ni sur Piotr Andreevitch.

Maria Ivanovna. Mais qu'est-ce que c'est que ce mystère ?

Kissa. Maria Ivanovna, madame est partie. Elle les a quittés pour toujours. Elle ne les aimait ni l'un ni l'autre.

Nikolai Evguenevitch. Où est-elle partie ? Chez qui ?

Kissa. Je sais ; c'est terrible que j'ai lu, mais là-bas, sur la table, il y avait son billet. Elle ne reviendra jamais. (*Elle pleure*).

Maria Ivanovna. Mais pourquoi pleurez-vous donc ? Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

Kissa. Je ne le sais même pas. C'est très triste.

Maria Ivanovna. Et en quoi est-ce triste pour vous ?

Kissa. Ça me fait peur.

Nikolaï Evguenevitch. Je suis surpris. Il y a quelque chose qui ne va pas. Les étrangers en savent plus que le propre père.

Maria Ivanovna. Mais ne pleurez pas. En quoi ça vous concerne ? Vous allez tacher votre robe.

Nikolaï Evguevenitch. Peut-être faut-il faire une déclaration à la police si c'est vraiment ainsi. Et chez qui a-t-elle pu partir ?

Maria Ivanovna. Donc, elle est partie, elle n'est pas restée.

La porte d'entrée claque, on entend des voix : "Je sors du bain". "Eh bien, mon frère, ça m'a bien détendu". "Je n'en peux plus, la nuit ou le jour, ce travail est maudit".

Entrent Gastev et Fiodor.

Gastev. Bonjour, comment allez-vous ? Vous ne vous ennuyez pas trop sans nous ?

Fiodor. Un poète ! Il parle en rimes. Moi, je sors du bain. Mademoiselle, ce n'est pas moi que vous avez l'intention d'épouser ? Permettez-moi de me présenter : branches de bouleaux. J'ai l'intention de vous faire désespérément la cour aujourd'hui.

Kissa se détourne.

Gastev. Eh bien, je suis complètement éreinté. Je suis tombé sur un enterrement. Il y avait des gens à perte de vue. Je les ai emmenés au cimetière. Le défunt devait être un brave homme... Et où est Lida ? Lida ! Viens m'embrasser. *(Il va dans la chambre.)*

Fiodor. Pourquoi vous détournez-vous de moi, bouton de rose ? Vous pensez qu'il suffit que vous m'ayez giflé une fois ?

Kissa. Il ne faut pas plaisanter, il ne faut pas rire.

Fiodor. En tant que fleur venue d'ailleurs, vous n'avez évidemment pas la moindre notion de ce que sont des bains. Avez-vous seulement déjà vu des branches de bouleaux ?

Gastev *(derrière la porte de la chambre).* Fiodor. Viens ici, Fiodor ! *(Il se cache).*

Fiodor. Qu'est-ce que tu as ? *(Il sort).*

Pause. A droite, dans sa longue robe de mariée se tient Kissa, très sérieuse. Au fond, Maria Ivanovna et Nikolaï Evguenevitch. A gauche commencent à apparaître à la porte d'entrée Chourotchka, les voisines et un voisin, leurs visages sont sérieux.

Chourotchka. Il paraît qu'il s'est passé quelque chose, chez vous ?

Maria Ivanovna. Il ne s'est rien passé, chez nous.

Première voisine. Quelqu'un a dit dans l'escalier qu'un événement s'était produit.

Nikolaï Evguenevitch *(il se contient).* Non, tout va à merveille, chez nous. Merci. Tout le monde va bien.

Deuxième voisine. Quelque chose serait arrivé à Lidia Nikolaevna.

Maria Ivanovna. Elle n'est pas à la maison, c'est tout. Elle va bien.

Première voisine. J'ai entendu qu'elle était partie quelque part.

Kissa *(dure).* Pourquoi êtes-vous tous venus ici ? Partez.

Deuxième voisine. Mais qui est-ce ?

Chourotchka. Pourquoi êtes-vous si impolie ? Nous savons bien que quelque chose s'est produit. Pourquoi le niez-vous ?

Kissa *(d'une voix grondante).* Maria Ivanovna, Nikolaï Evguenevitch, fermez donc la porte d'entrée, il y en a encore qui se fauillent. C'est une honte !

Chourotchka. Vous ne pouvez pas être plus polie ? Nous ne sommes pas n'importe qui. Où est Lida ?

A droite entrent l'un derrière l'autre Gastev et Fiodor, la tête basse, tenant difficilement sur leurs jambes, et ils s'assoient à table, dos au public. Pause.

Première voisine. Qu'est-ce qu'ils ont ?

Deuxième voisine. Pourquoi sont-ils si bizarres ?

Première voisine. Ils sont soûls ?

Chourotchka (*réjouie*). Vous voyez, j'avais bien senti quelque chose. Je vous le disais, qu'il y avait un scandale.

Le voisin. Mmmoui, en effet, il se passe quelque chose, visiblement.

Deuxième voisine. Un scandale familial, c'est sûr.

Kissa (*elle écarte les bras, veut cacher Gastev et Fiodor à la salle, sanglotant, elle crie à la salle et aux voisins*). Mais partez donc, partez, ne regardez pas ! Mais qu'est-ce que vous admirez comme ça ? Ils ont un malheur. Madame les a quittés.

Rideau

- A l'époque de Nina Berberova.

Adaptation française : Hélène Remaud